

Les contes de la lune

Henriette Dessaulles

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Mes chers petits enfants, je suis ancienne comme le monde ; on ne peut dire cependant que je sois vieille, puisque je me renouvelle sans cesse, et ma forme varie depuis l'arc du croissant jusqu'à la grosse figure qui vous sourit de si loin.

J'ai assisté à tant de scènes extraordinaires que je suis un peu blasée, rien ne m'étonne ! Une seule chose me paraît encore intéressante et toujours nouvelle ! Vous, mes petits, avec vos yeux limpides, vos âmes claires et vos curiosités adorables. Les grandes personnes ne répondent pas toujours à vos questions : souvent, je vous le dis en confidence, c'est qu'elles ne savent pas… ou bien, cela les ennuie !

J'ai décidé de vous dire des contes. Ce sont des inventions qui vous amuseront : pas de leçons de choses, d'histoires à rallonge de morale, mais de la fantaisie, des imaginations un peu folles… nous aurons beaucoup de plaisir ensemble !

D'abord, je vous mettrai au courant de ma propre histoire.

Quand le Créateur me jeta dans l'espace, en m'ordonnant de tourner autour du soleil, je fus toute éberluée, mais, bien vite, je vis que je resterais solidement suspendue dans l'air, sans l'aide de cordes et de crochets, et je vis la terre et les planètes commencer, avec moi, leur ronde invariable, et le soleil se laisser faire la cour comme s'il avait toujours été le roi du firmament.

Plus tard, je fus adorée : j'étais une déesse, mes enfants ; on me brûlait de l'encens, on m'offrait des sacrifices et des prières et j'étais triomphante ! Ce fut une époque intéressante. Avec le temps, dieux et déesses furent détrônés, moi avec les autres ! Mais les hommes m'exaltaient, chantaient ma beauté et j'étais encore heureuse ; je suis bien femme : j'aime qu'on m'aime.

Le temps a marché, et depuis la découverte de l'électricité, tout va si vite, il y a tant à voir, à faire, à courir, qu'on ne s'occupe plus de moi !

Je ne suis guère courtisée que par les poètes, — pauvres gens à moitié fous, qu'on dédaigne comme moi, qui alignent des rimes et disent des choses divines, — et aussi, par les chouettes et les hiboux, les petites filles sentimentales et les amoureux, pourvu, bien entendu, que je sois discrète et que je tire à propos mes voiles de nuages !

Malgré tout, je ne cesse d'éclairer la terre, et quand toutes les lumières sont éteintes, je conduis les voyageurs dans la bonne route et je souris béatement, même quand on fait, sous mes yeux, de très grosses sottises !

Mais, assez me vanter, il est temps de commencer mon conte.

Figurez-vous un jardin sans pareil, rempli de fleurs, de fruits, d'ombres, de lumières, d'arbres d'argent aux fleurs d'or, de bêtes paisibles de toutes espèces, douces et familières.

Et dans ce beau jardin, une jeune fille, si jolie, si fine, si blonde, que les anges, penchés sur leurs balcons de nuages, ne se lassent pas de l'admirer.

Moi, ronde et rose, jetant mes rayons brillants sur ce paradis d'où le jour disparaît, je flotte, entourée des étoiles qui s'allument une à une, et je regarde avec intérêt le petit être gracieux, seul de son espèce, qui d'un geste, me désigne à son compagnon : il lui ressemble en plus gros et en moins beau.

Et voilà, que, pour la première fois, je les entends émettre des sons, qui, ô prodige ! me communiquent leurs pensées. Et j'écoute de mes deux oreilles que vous n'avez jamais vues car elles nuiraient à la rondeur de mon visage.

— Vois-tu, Adam, cette belle grosse boule de lumière dont les rayons rendent encore plus magnifique notre paradis ? Je vais lui donner un nom : nous l'appellerons la Lune, si tu veux ?

— Lune, c'est doux ce mot, mais d'où vient-il, et pourquoi ce nom ?

Ève hausse les épaules un peu dédaigneusement :

— Pourquoi ? Parce que… d'ailleurs, elle a l'air d'une lune !

Abasourdi, et ne trouvant pas l'explication bien claire, Adam se tait pourtant : elle l'intimide, cette petite femme, avec son assurance, et après tout, cela lui est bien égal que la boule s'appelle la lune ! C'est une chose réglée et il ne s'en est pas mêlé !

Ah ! mes enfants, ce fut le début de tant de décisions qu'Ève prit sans qu'Adam s'en mêlât ! Et que de fiascos !

Àpreuve, la funeste histoire de la pomme ! Ève, trompée par le serpent qui mentait si bien, décida d'en manger malgré les défenses du Seigneur. Adam, habitué à consentir aux fantaisies d'Ève, en mangea aussi sa bonne moitié.

Et quelle catastrophe ! Le Seigneur, en colère, chassant les deux désobéissants, l'ange les conduisant à la barrière qui se referma pour toujours… toute la misère humaine qui s'en suivit et que j'ai vue se dérouler à travers les siècles…

Ève fut-elle corrigée ? Non, mes enfants, et Adam continua de l'écouter, et de l'accuser ensuite, d'être la cause des sottises qu'il commettait !

•

02

Oh ! oh ! Vous voilà bien nombreux, ce soir, pour m'entendre, mes petits ; assis sur les pelouses, penchés aux fenêtres, blottis dans vos lits faisant face à la croisée ouverte, vous attendez, tout yeux et tout oreilles.

Vous ne dormirez que lorsque je vous aurai raconté ce que faisaient les petits enfants et comment ils vivaient après l'exil du paradis terrestre de leurs grands-parents.

Car Ève avait eu des enfants, et ceux-ci, à leur tour, avaient élevé de grandes familles. Élevé, c'est une façon de dire !

Ces petits n'étaient pas vêtus de toile et de soie comme vous, mais de peaux de bêtes ; ils n'allaient pas à l'école : ni livres ni professeurs alors ! La nature était leur maîtresse et, libres comme de petits animaux, ils apprenaient à connaître les plantes et les bêtes, à leurs dépens, bien souvent !

Leur grand'mère Ève avait continué de trouver des noms à tous les êtres et à toutes les choses et la science des petits se bornait à apprendre, de leurs aînés, à les distinguer les uns des autres et à les nommer.

Ces enfants étaient habitués à se défendre, à se protéger, à ruser avec les gros animaux qui avaient perdu toutes leurs belles manières paradisiaques.

Comme les grands, ces enfants allaient à la chasse et se servaient de frondes. Le goût des gamins pour garrocher des pierres est un héritage de ces temps reculés.

Ils jouaient ensemble et se battaient comme des chiens. C'étaient : de vrais petits sauvages, mais attention ! Quand les parents commandaient, ils filaient doux !

Plus tard, il y eut de grands troupeaux, les enfants les gardaient, les comptaient et les défendaient contre les mauvaises bêtes sauvages. Garçons et filles étaient soumis au même régime : vêtements de fourrure, pieds nus, tête nue, même liberté, même agilité et même développement de force physique.

Heu ! On parle des sports actuels ! de l'adresse et de la résistance des jeunesses de nos temps modernes ! C'est à se pâmer de rire ! Ils ne sont pas à la page… des primitifs ! Les enfants de l'avant-déluge se moqueraient des jeux et des risques de leurs fragiles descendants. Et vous n'en mèneriez pas large, mes chérubins, dans les forêts des premiers âges !

Un petit conte pour finir.

Un tout petit bébé de ce temps-là fut, un jour, enlevé par une louve et apporté dans le bois pour être dévoré. La bête avait une

famille de petits, très gentils, qui se mirent à lécher l'enfant. Celui-ci, rassuré et réchauffé, gazouillait à la façon des bébés satisfaits.

La louve flaira encore l'enfant, le lécha à son tour et quand fut venue l'heure du repas de ses louveteaux, elle lui fit une place et il partagea le festin, puis elle les coucha tous ensemble, tout près d'elle, pour les tenir chauds.

Et voilà le petit garçon adopté par la louve, élevé en loup ; plus tard, après avoir marché à quatre pattes, il se dressa sur ses jambes et marcha comme un homme. Mais très souvent, il revenait au marcher animal.

Il avait de longs cheveux embroussaillés, des yeux brillants ; il hurlait comme ses frères et ne sut jamais parler. Ce fut le privilège de nos premiers parents seuls, de parler sans l'avoir appris. Il ne quittait pas ses frères, mieux armés, pour se défendre, que lui, avec sa peau sans fourrure et ses ongles pointus qui n'avaient pas la résistance des griffes.

Il fit une belle vie et vécut très vieux. À défaut de grande force, il était fin et rusé, et il ne lui arriva aucun malheur ; il mourut de sa belle mort quand son cœur d'homme fut usé.

03

Mes petits enfants, entre nous, nous pouvons nous dire des choses que nous comprenons de la même façon. Ceux qui se disent des sages et des savants cessent de croire les vérités évidentes qui nous crèvent les yeux !

Nous savons, par exemple, que les arbres, les fleurs, les bêtes ont un langage intelligible que vous et moi comprenons. Et le chat qui cligne de l'œil en s'étirant le long du poêle, et le chien dont la queue est si éloquente n'ont pas de secrets pour nous !

Depuis le temps que je regarde la terre de haut, et que j'écoute tous les langages, aucun ne m'échappe, même celui des étoiles !

Nous savons aussi, vous et moi, que les choses inanimées ont leur petite âme vivante, que la poupée négligée pleure quand personne ne la regarde, et que le singe de laine et le chat aux yeux de vitre conversent avec nous, et mieux encore, causent ensemble, tout bas, quand vous dormez dans la chambre assombrie et qu'ils veillent autour de vous. C'est à l'heure où le moindre souffle fait bavarder les feuilles et il n'y a pas jusqu'à mes rayons, — mes enfants à moi, — qui ne sachent conter leur petite histoire, quand moi, leur mère Lune, je sommeille derrière mes mousselines.

C'est parce que vous croyez toutes ces vérités, mes chéris, que je vous aime, et quand vous écoutez les chansons monotones de la pluie, je reste bien cachée derrière mes nuages gris afin qu'elles vous endorment doucement.

Je vous ai entendus implorer le soleil de paraître pour illuminer vos congés et j'ai écouté vos conversations avec les poulets et les canetons ; je ris avec vous quand vous voyagez en chemin de fer sur les chaises de la salle à manger. Mais je bavarde et vous attendez votre conte.

Il y avait une fois un chien noir, frisé, fin comme une soie et gâté comme un enfant par toute la maisonnée. Malgré cela, il n'était ni trop égoïste ni trop gourmand !

Un jour qu'il jouait à cache-cache avec sa petite maîtresse Louise, il vit entrer la cuisinière, son amie ; elle portait, dans une corbeille, quatre petits chats gros comme le poing. Ils ouvraient déjà les yeux et ces quatre petites boules de fourrure étaient très jolies.

— Mademoiselle Louise, voulez-vous choisir le chaton que vous désirez garder, je donnerai les autres, ils sont promis.

La fillette hésita, prit et reprit, chacun leur tour, le gris, le noir, le tacheté et le blanc.

Le chien s'était approché, curieux et défiant, et sa mauvaise humeur éclata, quand la petite, ayant choisi le chat blanc, l'enveloppa dans une couverture de ses poupées, et dans sa petite berceuse, se mit à le balancer comme s'il eût été un bébé.

— Eh bien ! en voilà une affaire ! grognait Diavolo. Que vient faire ici cette bête ? C'est que je ne veux pas, moi, perdre ma place, mes caresses et mes gâteries !

— Oua ! Oua ! Oua ! aboya-t-il tout-à-fait furieux.

Le chaton, affolé, voulut s'élancer ; Louise, sévère, ordonna à Diavolo de se taire.

— Que tu es stupide, mon pauvre chien ! Tu ne perdras pas ta place, voyons ! Vous serez deux à l'occuper ! C'est une espèce de petite sœur qui t'arrive. Tu vas l'aimer et en avoir soin, je le veux !

— Moi, aimer cette vilaine bête ! je la reconnais maintenant, elle est de la race des chats que je poursuis et chasse du jardin !

Je les déteste et ils me le rendent : nous entrevoir suffit à nous enrager ! Et tu veux que j'aime ça ! Oua ! Oua ! Oua !

— Diavolo, mon ami, tu me fais de la peine ; tu ne veux pas comprendre qu'il faut vous entendre puisque je vous garde tous les deux ? Voyons, sois raisonnable et bon… !

Les doigts roses de la petite caressaient la fourrure du chien qui, la tête appuyée sur les genoux de sa maîtresse, la regardait en s'apaisant ; il flairait le chat et passait sa langue rose sur la main posée sur la petite bête qui ronronnait.

— Il est si mignon, si doux ! continuait la petite, et, tu ne sais pas, Diavolo, il n'a plus de maman ! Tu seras sa bonne et moi sa maman, veux-tu ?

Le chien, attentif, convaincu, ému jusqu'aux larmes de ce que le chat était orphelin, agita sa queue, sourit de toutes ses dents blanches et l'entente fut conclue.

De ce jour, le chat Grisbeau eut une maman et une bonne et il ne manqua de rien. Il fut choyé, nourri, caressé par Louise et par Diavolo qui devint une bonne exemplaire ! Il lui faisait sa toilette en le léchant à grands coups de langue et rien n'était plus comique que de le voir promener le chat, en le tenant dans sa gueule par la peau du cou ! Ils étaient les meilleurs amis du monde !

En grandissant, Grisbeau devint trop lourd pour ce genre de promenade. Chien et chat firent alors leurs courses et leurs chasses côte à côte. Diavolo, imitant le mauvais exemple de Grisbeau, chassait impitoyablement les oiseaux, et j'ose à peine le dire, il aidait même son ami à attraper les souris !

Le chat, à son tour, accompagnait Diavolo quand il allait chercher les vaches ; il savait très bien faire rentrer dans le rang celles qui voulaient faire l'école buissonnière.

Louise leur parlait toujours comme à de vraies personnes, et la preuve qu'ils ne perdaient pas un mot de ses discours, c'est qu'ils étaient si bien élevés et si unis.

Foi d'honnête Lune, rien ne forme si bien les bêtes que de les traiter en personnes raisonnables !

04

Vous pensez bien, mes petits enfants, que, depuis que je ne fais pas autre chose que tourner en l'air et regarder en bas, il m'arrive de crier comme vous : « Je ne sais pas quoi faire ! »

Et je cherche des distractions, au lieu d'attendre, comme vous le faites, que votre maman vous en suggère. C'est que je n'ai pas de maman. Je suis sortie toute ronde et immense des mains du créateur qui me trouvait assez forte pour me tirer d'affaires ; toute seule.

Donc, une nuit, j'eus la curiosité de monter plus près du ciel, — sans dévier trop de ma course, — et de regarder un peu ce qui se passait là-haut.

Je suis toujours attirée par les tout petits, et mes regards se fixèrent sur un groupe d'anges, qui, à ma stupéfaction, avaient des visages tristes. Curieuse, j'écoutai ce qu'ils disaient :

— Un ciel sans maman, c'est désolant ! je veux ma maman, moi !

— Et moi aussi ! Et moi aussi !

— Si nous allions les demander à Jésus ? Il a toujours sa maman près de lui, il comprendra…

Ailes déployées, les voilà partis vers le trône splendide, où Jésus, entouré d'anges, des anciens, — de ceux qui n'eurent jamais de maman, — paraissait très affairé.

Il leur distribuait des feuilles de route pour la terre où l'on attendait des douzaines de bébés qu'il fallait munir d'Anges-Gardiens.

Les angelots frémissaient d'impatience, chuchotaient entre eux, et le porte-parole préparait un beau discours.

Enfin libre, Jésus s'étonna :

— Que voulez-vous, mes chéris, pourquoi ces figures allongées, et ces plumes hérissées ? dans mon ciel ? en ma présence ! fit-il, doucement grondeur.

— Seigneur, cher petit Jésus, je voudrais… je veux ma maman !

Et l'ange éclata en sanglots sans pouvoir dire son beau discours, mais les larmes ont leur éloquence !

— Et nous voulons nos mamans aussi ! crièrent les autres, sans souci de l'étiquette céleste : nous voulons être caressés, bordés, le soir, dans nos nuages Comprenez donc, Jésus, qu'une maman c'est indispensable, même dans le ciel…

— Vous passeriez-vous de la vôtre fit un effronté.

Soucieux, Jésus réfléchissait…

— Attendez, mes angelots, c'est un problème difficile ! Je vais consulter maman, elle saura bien me tirer d'embarras.

Il revint rasséréné.

— Écoute, toi, dit-il au premier. Je vais te la rendre ta maman ; au fait, elle ne tient plus à la terre que par un fil, elle a tant pleuré depuis ton départ. Mais tu la prêteras à tes petits compagnons, car je ne puis faire venir toutes vos mères. Que deviendraient les petits enfants de la terre ? Et vos pauvres papas ? Alors la maman que je ferai venir, la tienne mon ange désolé, sera, en attendant, votre mère à tous ; elle a un grand cœur, vous y logerez sans peine ! Allez, mes petits, et souriez, lissez vos plumes ; vous déparez mon paradis quand vous pleurez !

Dans un bruissement d'ailes, ils passèrent en me frôlant :

— Tiens, madame la Lune ! Comme elle est près de nous cette nuit !

— Bonsoir, vieille Lune !

Ma parole ! Les anges eux-mêmes sont gamins de nos jours !

Et que se passa-t-il ensuite ? Doucement, un archange coupa le lien fragile, et l'âme de la petite maman arriva à la porte du ciel. Saint-Pierre l'ouvrit toute grande.

— Vite, madame, on vous attend ici ! Voyez tous ces enfants qui viennent à votre rencontre !

— Mon beau petit enfant : ! Enfin ! et elle serrait bien fort, dans ses bras, son petit.

— Prenez-nous aussi dans votre tendresse ! gazouillaient les autres qui se pressaient autour d'elle. Jésus veut que vous nous serviez de maman ! Vous êtes la maman des Anges !

Et le pauvre père ? demandent vos bons petits cœurs, que devint-il ? Il eut beaucoup de chagrin… mais il se consola… Les hommes se consolent facilement ! Ils sont si occupés ! Il aima une autre femme et il eut d'autres petits enfants ; mais il pensait souvent à son premier-né et à la petite mère si douce et si tendre !

05

Je viens d'entendre de vifs reproches, mes petits enfants : on se fait gronder à tout âge !

Mes rayons, mes propres enfants, m'ont rabrouée ! Il n'y a plus de respect pour les vieilles dames ; c'est de l'air du siècle, paraît-il, qu'émane le sans-gêne.

— Quelle malencontreuse idée, mère Lune, d'avoir raconté cette triste histoire, hier soir ! Dirait-on que tu te proposes d'amuser ces enfants ? Leurs jolis yeux étaient remplis de larmes et nous avons vu des mamans pleurer, aussi !

Mes rayons ont peut-être raison ? je m'excuse de cette gaucherie, et vite, je vous amène au bord de la mer où vécut le goéland à qui arriva cette aventure et qui devint un philosophe.

Non, non, ne faites pas cette moue, mes petits ! Mon philosophe n'est pas de l'espèce humaine et ennuyeuse ! C'est un bel oiseau de mer qu'une tempête jeta brutalement sur un récif tout près de la plage. La patte brisée, saignant, seul sur la roche glissante, il essayait vainement de prendre son vol… il faisait très noir : quand on est malheureux, on endure mal l'obscurité !

Àtravers le fracas des vagues et du vent lui arrivaient les cris des oiseaux du Rocher Percé ; ils pleuraient comme des petits enfants, mais sa faible plainte à lui se perdait dans le bruit de l'orage.

Pendant qu'il se désespérait, je me frayais un chemin, comme je pouvais, derrière des remparts de nuages noirs comme de l'encre : je devinais que bien des âmes en peine appelaient ma lumière, mais c'était difficile d'avancer… Enfin, le mur, devant moi, se fit transparent, et sans paraître encore, je parvins à éclairer un peu les values affolées et le pauvre goéland immobile sur son brisant. Un autre que moi l'aperçut.

Un cormoran qui n'avait pu regagner son gîte avant la bourrasque, s'élança d'un creux de la falaise, cingla vers le rocher et, en passant, entendit les gémissements de l'oiseau blessé !

Apitoyé, il s'arrêta et vit toute la détresse du goéland.

Or, mes petits, vous saurez que Goélands et Cormorans sont des ennemis jurés. Les uns tout blancs, les autres tout noirs, se jalousent, se battent, et vivent chacun sur leur bout de rocher et malheur à l'imprudent qui franchirait les limites déterminées ! Mais le Cormoran était jeune et il avait bon cœur ; de plus, il avait souvent eu l'occasion de soigner des plaies : chez lui il avait

une réputation de bon docteur. Pour les médecins, vous savez, il n'y a pas d'ennemis, il n'y a que des malades.

Voilà donc mon docteur qui trempe la patte meurtrie dans l'eau salée, et tirant de la mer de longs rubans de varech, il entoure solidement ce bandage autour de la fracture.

— « C'est fini, dit-il en se relevant, appuie-toi maintenant sur moi, coulons-nous dans la mer et étends tes ailes ; nous flotterons jusqu'à la grève, c'est à quelques pas. Je connais une grotte où tu seras à l'abri. »

Ainsi fut fait prestement et sans embarras. Le plus laborieux, c'était le trajet entre la mer et la caverne, mais la bande étroite fut franchie enfin, et le Goéland installé dans l'hôpital improvisé.

— Je reviendrai au petit matin, et je t'apporterai ta nourriture. Dors et ne te tourmente pas.

Et le bon samaritain s'envola, léger et heureux comme tout être qui a fait un acte de bonté.

Une vie nouvelle et un peu triste commença pour le pauvre blessé. Quand le soleil en face montait à l'horizon, enveloppait de rose l'île Bonaventure toute en fleurs, et que de l'immense rocher partaient les nuées d'oiseaux qui plongeaient joyeux dans la mer irisée de toutes les nuances imaginables, le malade s'agitait, se fâchait et, se cachant la tête sous les ailes, il pleurait toutes ses larmes.

— Ô mes belles ailes inutiles, qui traînez dans le sable, quand me porterez-vous loin de cette vilaine grotte !

Il réfléchissait peu, car il aurait vu quelle chance il avait eue dans son malheur !

Fidèlement, le Cormoran lui apportait des petits poissons, tout frétillants, qu'il allait pêcher au creux des vagues, et aussi, des touffes d'une verdure dont les oiseaux de mer sont friands.

Il lui prodiguait sa science et ses soins entendus ainsi que la douceur de sa présence et l'austérité de sa morale.

— Encore maussade ! grondait-il. Qui m'a empêtré d'un malade grognon qui n'a même pas le souci de lisser ses plumes ! À rien ne sert d'être de mauvaise humeur, mon garçon, il faut rester ici jusqu'à ta guérison. Profite de ton séjour à l'hôpital pour t'instruire, car sans offense, tu ne sais rien de rien, mon pauvre Goéland ! Tu as pris ton plaisir dans l'espace et les vagues, sans te soucier des autres, tu as attendu ta nourriture du travail des pêcheurs ; réfléchis un peu et tu verras que cette retraite forcée fera de toi un brave oiseau, un sage même, comme je le suis moi-même !

Et fier de lui, il se rengorgeait dans ses plumes noires.

Filant de biais, à la façon des cormorans, il s'éloigna à tire-d'ailes, et son malade, pour la première fois de sa vie, se mit à réfléchir.

— Tout ce qu'il a dit est vrai, conclut-il ; je vais essayer de mettre ses conseils en pratique.

Quand il put marcher jusqu'au seuil de la grotte, il s'amusa à observer les innombrables vies de la plage qu'il avait dédaignées : escargots, pétoncles, petites écrevisses, minuscules tortues allaient, venaient à marée basse se promener dans les cailloux

roses, verts, bleus et brillants ; la vague les reprenait pour les ramener dans les jardins de la mer où poussent les grandes algues et les mousses délicates.

— Si je les mangeais ? lui soufflait sa gourmandise.

— Non, non, répondait son bon cœur qui commençait à vivre ; Cormoran m'apporte plus qu'il ne m'en faut, laissons les escargots promener leur maisonnette sur leur dos et toutes les petites bêtes roses et vertes chercher le soleil à l'abri des grosses pierres. Elles sont jolies, amusantes et inoffensives, qu'elles vivent !

Il devenait très sage, notre Goéland, et sa patte, délivrée du bandage encombrant, se cicatrisait et se ressoudait à merveille dans le bon air salin et le repos forcé,

— Quand pourrai-je marcher ? demandait-il en pleurnichant au docteur impassible.

— Quand je te le permettrai. Veux-tu risquer une chute ou une rechute ? Tu as appris la bonté, pratique maintenant la patience ! Tu n'y auras pas grand mérite, d'ailleurs, tu as une vie douce et ta guérison est certaine.

Cormoran veillait à ce que la vanité ne gâtât pas les résultats de sa belle éducation.

Enfin, le patient reçut son congé. Il était si transporté de joie qu'il s'enleva de terre sans dire merci ! Confus, il revint de suite, et se posant sur le sol, à côté du cormoran un peu déçu : « J'ai failli paraître un ingrat ! Pardonne-moi, c'est que je suis fou de joie ! Merci mon sauveur, tu m'as conservé la vie, remis la patte et tu m'as fait trouver mon cœur ! Entre nous, c'est à la vie et à la mort ! »

Et ouvrant ses grandes ailes, il monta, monta, traversant l'espace de son vol puissant et gracieux, et ses ailes d'argent brillaient comme des bijoux dans l'azur ensoleillé.

•

06

Je rêve souvent, mes petits, au temps des fées ! Ce furent mes années les plus amusantes ! Les fées ! Les gens pratiques de nos jours les ont envoyées rejoindre les vieilles lunes !

Elles ont existé, pourtant, et il y en a encore, et tant pis pour les autres, si vous et moi sommes seuls à y croire maintenant !

Il y en a dans les bois et les vieilles maisons ; elles prennent mille formes différentes ! Il y en a des bonnes et des méchantes, et parmi ces dernières, qui osera nier l'existence des mauvais lutins qui trottinent dans nos maisons, mes chéris, et qui vous jouent des tours si agaçants ! Je n'ai qu'à vous rappeler leurs espièglerie. Ils grimpent sur les tables quand vous écrivez vos devoirs, ils renversent l'encrier, lancent de gros pâtés d'encre sur la page bien appliquée ; ils égarent vos crayons et ils escamotent les mots des leçons que vous saviez très bien…

Ils cachent vos balles, vos bérets et ils brisent vos jouets ! Accusés d'étourderie, de paresse, de désordre, vous protestez avec indignation : Je l'avais serré ! — Je savais bien ma leçon ! — Ce n'est pas moi ! — Pauvres innocents, on vous gronde et ce sont ces misérables petits lutins qui sont les coupables !

Et à table donc ! Ils renversent vos verres, éclaboussent la sauce, tirent vos serviettes sous la table ; l'on ne soupçonne pas leur sournoiserie et leur malice, et c'est vous que l'on accuse de gaucherie !

Ils font tout pour vous agacer, et quand vous perdez patience, leurs rires moqueurs éclatent dans tous les coins ; ils se frottent les mains, dansent sur les meubles et en rond autour de vous qui piétinez de colère. Prestement, au bon moment, ils remettent à leur place les objets perdus, et quand maman répond à vos lamentations, elle trouve de suite le béret, la balle ou le crayon, et elle vous dit ironiquement : « Tu cherches bien ! Voilà ! Il te crevait les yeux ! »

Autrefois, il y avait tellement de sorciers, de fées, de lutins, de gnomes qu'il fallait bien que tout le monde admît leur existence. Ah ! c'était le bon temps !

Un jour, ou plutôt, une nuit entr'autres, j'assistai à une fête fantastique à l'occasion d'un mariage d'hirondelles. Tous les oiseaux, sans exception, furent conviés, et toutes les fleurs aussi, et les fées leur avaient donné la parole pour les remercier de les avoir invitées.

J'étais alors à l'époque de mon plus bel épanouissement et je jetais une clarté merveilleuse sur la clairière où les invités se pressaient, plumes brillantes et robes de toutes nuances : c'était gracieux au possible ! Les oiseaux galants offraient les meilleures places aux fleurs coquettes et ils ne s'en trouvaient que mieux placés sur des branches très hautes.

Un corbeau solennel unit les époux, et au Chœur des rossignols répondaient avec entrain les engoulevents qui répétaient

leur petite chanson : « Pas pour rire ! — Pas pour rire ! »

On sait bien que le mariage n'est pas une plaisanterie, mais ces bavards choisissent mal leur heure pour le dire autant !

Le festin fut ce qu'il y a de plus exquis : baies, fruits, herbes fines et aromatisées. La rosée de la nuit, au cœur des fleurs, était délicatement aspirée par les oiseaux altérés qui disaient ensuite des douceurs aux petites fleurs complaisantes.

Il y eut des discours, — pas d'endroit en ce monde où l'on puisse s'en sauver ! — il y en eut de solennels et de plaisants ; on taquina les mariés et on leur donna de bons conseils, le tout en pure perte, la sagesse et l'expérience étaient perdues dans le joli tapage du dessert, où tous les convives, oiseaux et fleurs, parlaient tous ensemble, flirtaient et n'écoutaient qu'eux-mêmes.

Je les vis se disperser et regagner leurs nids ou leurs taillis, et bientôt la clairière fut déserte. C'est alors que j'aperçus sur un rosier sauvage, un petit bourgeon tout triste, je crois même qu'il pleurait.

— Qu'as-tu donc, mon petit ?

— La fête est finie et je n'y ai pas pris part ! Prisonnier derrière mes pétales serrés, bien clos, je n'ai rien vu et rien entendu ! Je suis bien malheureux !

— Console-toi, mon petit, ta gaine est sur le point d'éclater, tu deviendras fleur et l'on t'invitera aux noces. Il est rumeur d'un grand mariage chez les reines des prés.

— Et moi ? fit un filet de voix plaintive, m'invitera-t-on aussi ? Enfermé dans le noir je ne sais même pas pourquoi j'existe !

— Toi, parfum si doux, tu seras libéré en même temps que la rose et tu t'enfuiras dans l'espace. Reprenez courage tous les deux, et attendez votre heure ! Elle viendra et vous mêlerez vos petites vies à la grande vie de la nature et vous saurez alors pourquoi vous avez été créés !

Le bourgeon et le parfum, consolés, s'endormirent parmi les épines protégeantes, et je continuai ma course, un peu lasse et prêtant peu d'attention à ces hommes, ces femmes, ces bêtes, ces oiseaux et ces fleurs qui tombaient de sommeil et cherchaient un lit, un creux d'arbre, un trou dans le roc ou un nid pour s'y blottir.

•

07

Comme tous les pays habités par les hommes, le Canada eut ses fées et elles furent très populaires.

Mais il arriva que deux personnages de plus en plus importants voulurent, à la manière des puissants, imposer des lois nouvelles !

Le Bon Sens et l'Instruction se mirent à faire une guerre acharnée aux croyances naïves du peuple. Ils chassèrent ainsi les sorciers, les lutins, les fées, tout le peuple honnête et charmant créé par la fantaisie et dont nos potentats niaient même l'existence !

Ce fut de cette façon lamentable que de gentilles fées, sans cesse pourchassées, se rendirent un jour, aux confins de notre pays, sur les bords de l'Océan Glacial.

Grâce à leur pouvoir magique, elles créèrent autour d'elles une oasis où le froid ne pénétrait pas. Au milieu de la verdure et des fleurs, elles firent surgir un beau palais et sur une vaste étendue, la mer resta verte et douce ; les glaces ne s'y amoncelaient pas mais passaient, majestueuses et irisées, semblables à des navires de cristal.

Pendant leur triste exode, les fées avaient été pourvues d'écharpes enchantées, de couleurs variées et délicates, — don d'un génie bienfaisant qui leur permettait des voyages aériens. — C'était un sorcier très moderne !

Légères et vaporeuses, ces écharpes affectaient des formes diverses et leur tenaient lieu d'ailes.

Elles ne devaient jamais les quitter, car, en leurs plis soyeux, était enfermée cette puissance nouvelle de voler dont les fées jouissaient tant !

— Bien sûr, disaient-elles, le vieux Bon Sens et la prétentieuse Instruction ne nous suivront pas ici et nous allons y vivre bien tranquillement.

Elles s'inquiétaient cependant du vent du Nord qui, se sentant chez lui, prenait de l'audace et s'approchait : de plus en plus de leur Éden. S'il franchissait les bornes jusque là respectées, que deviendraient-elles, sinon des petites statues de glace ? Elles en tremblaient de peur !

Soucieuses, elles finirent par réunir le grand conseil :

— Nous sommes encore puissantes. Unissons nos volontés pour commander au Vent Glacial de disparaître pour toujours de notre voisinage, proposa la plus brave.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et comme leur pouvoir était réel, le Vent, furieux et hurlant de rage, fut forcé de s'éloigner en tourbillonnant. En rasant les murs, il attrapa en passant les écharpes légères et s'enfuit en les semant dans l'espace.

Les fées avaient vaincu leur ennemi, mais il leur avait dérobé leurs ailes !

Elles gémissaient, désolées, tombées sur les gazons fleuris… elles étaient si désespérées qu'elles songeaient à se laisser mourir.

Mais chez une fée jeune et jolie, ces tentations de suicide ne durent pas !

L'une d'elles, jeune philosophe, les gronda et les sermonna :

— Nous n'avons plus nos écharpes ? La belle affaire ! Lorsque nous habitions les forêts et le sommet des montagnes, nous ne les possédions pas encore, et vous savez que nous nous en passions fort bien ! D'ailleurs, nous n'avons pas le choix ! nous ne les avons plus ! Soyons raisonnables et jouissons de notre belle vie qui ne sera guère changée.

Revenues à la raison, elles se consolèrent à la pensée que le Vent du Nord ne les importunerait plus.

Et la vie reprit, un peu plus monotone et sédentaire, mais très douce.

Un soir, qu'assemblées sur la plage, elles devisaient gaiement, elles virent, au loin, l'espace s'argenter ; une clarté étrange se répandit, des rayons de toutes les nuances de l'arc-en-ciel commencèrent à onduler et s'étendirent sans se confondre. Peu à peu, ils formèrent un arc immense, sorte d'éventail fantastique, animé d'un mouvement large et cadencé.

Les rayons palpitaient, montaient et descendaient avec des reflets nacrés et des teintes de plus en plus accentuées.

Extasiées, les fées assistaient à la naissance de l'Aurore Boréale.

— Mes sœurs, cria l'une d'elles, ne reconnaissez-vous pas nos écharpes ! Rose, lilas, verte, safran, ambrée, pourpre, argentée, elles y sont toutes !

En effet, mes petits, les écharpes, volées par le vent et perdues dans l'espace, avaient été recueillies par moi, vieille lune compatissante. J'aurais voulu les rendre aux fées, mais on ne le voulut pas. J'obtins seulement que, de temps en temps, les anges les agiteraient dans la nuit pour réjouir les humains et consoler les fées de les avoir perdues.

Les savants qui prétendent tout expliquer scientifiquement voient, dans les aurores boréales, une manifestation électrique. Quand vous serez livrés à eux, vous apprendrez leurs théories.

Moi, j'en ris ! Car j'ai tenu ces écharpes, je les ai vues, assemblées, rayonnantes et vibrantes, apportant aux hommes le message mystérieux des solitudes polaires.

En Gaspésie, les pêcheurs appellent les Aurores Boréales les Marionnettes. Ils prétendent que leurs rayons sont sensibles à la

musique et que les violons et les accordéons les font danser. Leur croyance est charmante ! C'est joli ces ondes lumineuses se mettant en mouvement au contact des ondes sonores !

Les pêcheurs ont peu de science et beaucoup de poésie, comme vous et moi, mes chéris !

08

Le vaste palais, naguère si animé et joyeux, est rempli de Tristesse : elle rôde par les escaliers superbes et se traîne dans les pièces désertes ; elle épie la Mort qui vient sournoisement.

La Tristesse a envahi les jardins ; les pavots se sont fanés, les colombines, accrochées aux murailles, penchent la tête, accablées, et les roses, inclinées sur leurs tiges, se laissent effeuiller par le vent qui est agité et inquiet : il passe et repasse en soupirant : toutes les choses sont dans l'angoisse et attendent.

Dans la chambre somptueuse où il est né, il y a bien, bien longtemps, le vieux roi dort. Ses yeux sont clos, mais ceux qui le veillent savent qu'aucune douce vision ne vient visiter son sommeil et sa physionomie reste amère et malheureuse quand il dort.

Le chancelier fidèle, qui aime tant son maître, soupire :

— Si nous pouvions au moins lui procurer un rêve réconfortant ! Depuis des semaines, il se plaint de ce sommeil vide qui le plonge dans le néant.

Un petit page, sortant de l'ombre des rideaux, propose en tremblant :

— Permettez-moi, Seigneur, d'aller à la recherche d'un beau rêve pour notre roi.

Le vieillard considère le petit garçon et, se décidant soudain :

— Va, mon enfant, puisses-tu trouver le plus beau rêve du monde.

Et le page s'en alla. Il marcha longtemps, longtemps, sur une route montueuse et difficile où les cailloux roulaient sous ses pieds. Il était las et poussiéreux quand il rencontra un vieil homme tout blanc et ridé. Surmontant sa timidité, le petit garçon lui confia le but de sa mission et le pria de l'aider de ses conseils.

— C'est pour cela que je suis ici, mon petit homme, je te conduirai à l'endroit où sont fabriqués tous les rêves du monde. Suis-moi.

Bientôt l'enfant et son conducteur pénétrèrent dans un atelier immense, où des ouvriers, chacun à leur établi, fabriquaient des rêves de toutes sortes. Celui qui avait vécu si longtemps tenait par la main celui qui commençait sa vie, et ils regardaient les ouvriers créer les rêves qui égarent et consolent les hommes.

— Vois, c'est le rêve des grandes richesses : or, pierres précieuses, joyaux, n'est-ce pas éblouissant ? Ce rêve plairait-il à ton maître ?

— Oh ! non, les yeux de mon roi sont fatigués de l'éclat des diamants et l'or est maintenant trop lourd pour ses mains affaiblies. Faites voir autre chose.

Tout près se dressait un rêve immense : le rêve du pouvoir.

— Mais mon roi est fatigué de commander ; sa couronne l'écrase et son sceptre l'embarrasse.

Ils firent le tour de la salle et l'enfant ne trouvait pas le rêve d'une chose dont son roi ne fût pas lassé. Rêve de contrées lointaines ? Il avait tant voyagé ! Rêve d'armées victorieuses ? Il n'aspirait qu'à la paix ! Rêve de fête et de plaisir ? Il en était saturé et dégoûté ! Rêve de beauté et d'amour ? Il était si vieux ! À mesure que défilaient les rêves, le petit page découragé, secouait la tête et se mordait les lèvres pour ne pas pleurer.

— Que fait donc cet homme dans le coin ?

— Il vient de créer un rêve destiné à une petite fille qui ne peut se consoler de la mort de sa maman.

Le petit page, en s'approchant, sentit une grande douceur l'envelopper comme s'il eût été renfermé dans de la tendresse.

— C'est ce rêve-là que je veux apporter à mon maître, s'écria-t-il.

— Mais il appartient à l'orpheline dont le cœur est brisé ! Il devrait déjà être en route vers elle…

— Le même rêve ne peut-il servir deux fois ? supplia l'enfant.

Et le vieillard, après une hésitation :

— Prends-le, ton maître n'en aura pas besoin longtemps et il sera ensuite porté à la petite fille qui pleure.

L'heureux page s'en retourna emportant le beau rêve. Il entra dans la chambre où gémissait le roi, il le répandit comme un parfum dans la pièce et un grand changement se produisit chez le

malade : ses yeux devinrent clairs et brillants, un sourire illumina sa figure et il tendit les bras vers une douce vision, murmurant le mot qu'il n'avait pas prononcé depuis tant d'années : « Mère ! Mère ! Je viens ! »

Et, toujours souriant, il s'endormit avec son rêve et, cette fois, pour ne plus se réveiller.

Le petit page reprit en toute hâte le beau rêve qui devait rendre à la petite fille, chaque nuit, la maman tendre qui la prendrait dans ses bras et la consolerait.

09

Il y avait une fois un homme et une femme qui habitaient une petite maison en bois rond, au pied d'une haute montagne boisée à peu de distance de la mer. Ils étaient très pauvres et ils étaient encore plus malheureux ! Ils avaient perdu une petite fille qu'ils adoraient et ils ne pouvaient se consoler de sa mort. Ils n'avaient plus ni ambition ni courage : la maison était mal tenue, le jardin à l'abandon, et la terre, ensemencée bien juste assez pour subvenir à leurs besoins immédiats.

Un jour que le bonhomme commençait à abattre un gros arbre pour se faire du bois de chauffage, il entendit une petite plainte qui montait à chaque coup de hache. Il arrêta, écouta et demanda :

— Qui se lamente ainsi ? Dites et j'irai à votre secours.

Une voix faible répondit :

— Arrête de frapper cet arbre ! Tu me fais mal ! Je suis une fée enfermée par un méchant génie dans ce gros chêne ; chacun de tes coups me blesse et tu me tueras si tu continues !

— Pardon, excuses, madame la fée ! Je ne savais pas que vous étiez dans cet arbre ! Mais voudriez-vous me dire comment trouver du bois pour faire bouillir le pot-au-feu ?

— La forêt est remplie d'arbres, mon pauvre homme.

— Oui, mais ce petit morceau de terrain seulement m'appartient. Certes, le richard qui est propriétaire du grand bois ne s'apercevrait pas de la disparition d'un ou deux de ses arbres, mais je suis honnête et je ne prends pas le bien des autres.

— Tu es un brave homme et tu m'as épargnée ; ne sois plus inquiet : hiver et été, quand tu auras besoin de bois, pense à moi et ton coffre se remplira.

— Merci de tout cœur, madame la fée, puisque vous êtes si puissante, ne pourriez-vous nous faire rendre notre petite fille par la cruelle Mort qui nous l'a enlevée ? On ne peut pas s'en consoler, la mère et moi !

— Vous rendre votre petite fille est impossible, mais peut-être… Écoute : à l'aube, demain, trouve-toi au bord de la mer, vis-à-vis la Roche aux Cormorans, et il se peut que tu aies une aventure étrange. N'en parle à personne car il n'arrivera peut-être rien du tout, et il vaut mieux ne pas ébruiter les insuccès.

Jacques, retournant chez lui, aperçut son coffre rempli de bois, et il sourit en voyant cette première promesse réalisée. En fumant sa pipe, le soir, sur le banc adossé à la maison, il pensa à

sa petite fille si caressante, et il essayait d'imaginer ce qui lui arriverait, peut-être, le lendemain matin.

Le soleil n'était pas encore levé quand il se rendit à la grève, et assis sur une roche plate, en face de la mer qui déferlait doucement en roulant les galets, il attendit et finit par s'assoupir. En ouvrant les yeux, il vit, tout près, sur le sable, un enfant qui essayait de se dépêtrer des longues herbes marines enroulées autour de son petit corps nu. Il courut au bébé, et ayant dénoué le varech et les mousses, il prit dans ses bras la petite fille qui jasait comme un oiseau. Ses cheveux blonds étaient ruisselants et elle avait des yeux bleus comme le ciel. Il l'enveloppa dans sa blouse et, à grands pas, s'en alla chez lui.

Et tous deux s'empressèrent autour de l'enfant : en un tour de main, elle fut réchauffée et habillée. Elle s'endormit après avoir bu du bon lait chaud.

— Qu'allons-nous en faire ? dit la mère.

— Chercher vite ses parents, répondit le père.

— Si nous la gardions jusqu'à ce qu'on nous la réclame ?

— Femme, tu n'y penses pas ! Ses parents la croient noyée, ils doivent se désespérer… Mets-toi à leur place ! Je pars de suite pour m'informer.

Les recherches furent vaines : à dix lieues à la ronde, personne ne savait rien, et enfin, ayant fait tout leur possible, ils furent ravis de garder l'enfant. À mesure que le temps passait, elle devenait de plus en plus leur propriété.

— Sais-tu, femme, que la découverte de notre petite, c'est l'aventure promise par la fée ? Depuis ce temps, vois comme tout va bien ! Nos vaches donnent du lait que nous vendons ; le grain pousse, le jardin est beau et même notre cabane est devenue jolie !

Ils l'aimaient beaucoup, cette enfant qu'ils avaient appelée Ondine, mais ils la gâtaient : elle devint exigeante et volontaire et ses parents se faisaient ses esclaves.

Servie et adulée par eux, elle recevait sans reconnaissance ce qu'ils lui prodiguaient, et jamais elle ne pensait à leur rendre le moindre service. Même quand sa maman avait besoin de son aide, elle bougonnait et refusait de se déranger !

D'abord aveugles sur ses défauts, ses parents finirent par en souffrir et s'inquiéter d'avoir une enfant si dure et si égoïste.

Ondine, si belle, était méchante. Elle arrachait les ailes des mouches et faisait brûler les papillons au-dessus de la lampe ; elle effeuillait les fleurs et entaillait les arbres ; elle maltraitait le chien et les chats, et quand sa maman lui disait : « Tu leur fais mal ; n'as-tu pas pitié d'eux ? » elle éclatait de rire et continuait de s'amuser en faisant souffrir. Elle ne voulait pas prier avec ses parents et elle leur désobéissait souvent.

Le père pensait toujours à la bonne fée et sa provision de bois était inépuisable.

Un jour lui vint l'idée d'aller lui raconter son tourment au sujet d'Ondine : se rendant auprès de l'arbre qu'il connaissait bien, il appela son amie :

— Tu as bien fait de venir aujourd'hui, répondit-elle ; la nuit prochaine, tu ne m'aurais pas trouvée, je serai délivrée et loin d'ici ! Ce que tu me dis ne m'étonne pas : Ondine est une fille de la mer et elle n'a pas un cœur comme les humains.

— Pas de cœur ! Alors elle ne nous aime pas ? fit le père désolé. Qu'allons-nous devenir ? Ne peut-on lui en faire un cœur ? Ô madame la fée, vous qui êtes si bonne, de grâce, faites-lui un cœur !

— Je n'ai pas ce pouvoir, malheureusement ! Vous auriez pu, ta femme et toi, lui apprendre la pitié, la bonté et l'amour, et, petit à petit, vous lui auriez créé un cœur… Il n'est peut-être pas trop tard, mais ce sera long et difficile.

Et elle expliqua au bonhomme les recettes pour faire éclore et grandir le cœur d'une petite fille.

Songeur et triste, il s'en ouvrit à sa femme, le soir, quand Ondine dormait, et il lui répéta bien exactement ce qui lui avait dit la fée.

— Je comprends, mon vieux ; il faudrait élever Ondine comme nous l'avons été nous-mêmes. Nous sommes bien coupables de l'avoir tant gâtée !

Douce et ferme, la maman se mit à l'œuvre, demandant à son enfant de l'aider, exigeant du travail quand elle s'y refusait ; elle la faisait prier, lui suggérait de préparer des surprises pour son père ; elle lui faisait soigner les animaux et les plantes ; chaque effort était encouragé et récompensé par une bonne caresse. En trois mois, Ondine apprit beaucoup de choses et devint, en même temps que meilleure, bien plus heureuse.

Un jour, d'elle-même, voyant sa mère fatiguée, Ondine proposa de finir la besogne toute seule et câline, elle embrassa affectueusement sa mère.

Les parents se réjouissaient des progrès et commençaient à espérer qu'Ondine aurait bientôt un cœur.

C'est vers ce temps que la mère tomba d'un escabeau et se cassa la jambe. On fit venir le rebouteur et défense fut faite à la blessée de marcher. Elle se désolait.

— Ne sois pas inquiète, maman, tu vas voir comme je te remplacerai et comme je saurai te soigner !

En effet, active et pleine de bonne volonté, quoiqu'un peu gauche, Ondine cuisait les repas, lavait la vaisselle, balayait la maison, soignait les volailles et sa bonne humeur ne se démentait pas.

Le père et la mère ne se lassaient pas de l'admirer, mais en silence, vous comprenez ! Les compliments auraient tout gâté !

— Notre Ondine a sûrement un cœur, maintenant !

— Comment s'en assurer ?

Ondine entrait en ce moment avec une grosse botte de fleurs des bois qu'elle mit sur les genoux de sa mère :

— Puisque tu ne peux venir voir le printemps dans la forêt, je t'en apporte une botte, parce que, maman chérie, je t'aime et je regrette d'avoir été méchante si longtemps !

— Ma pauvre petite, ce n'était pas ta faute ! J'ai pensé bien tard à te faire un cœur ! Mais voilà ! Tu en as un maintenant et

nous sommes bien heureux !

Et ils furent si heureux, en effet, tous les trois, qu'ils oublièrent qu'ils étaient pauvres. D'ailleurs, l'étaient-ils quand ils possédaient la beauté du ciel, de la mer, de la forêt, et surtout quand ils s'aimaient tant !

•

10

Tout s'était endormi dans le vieux jardin : les abeilles, les papillons, les oiseaux, et, sur leurs tiges fines, les fleurs dodelinaient de la tête, accablées par le sommeil qui les engourdissait aussi.

Je me trouvais juste au-dessus de ce jardin rempli de silence et de parfums ; ma longue traîne de lumière argentait les fleurs parmi lesquelles je crus percevoir un chuchotement ; je me penchai pour mieux entendre :

— Oui, Verveine, c'est demain grande fête à la maison : on célèbre un centenaire et j'ai bien peur que nous vivions notre dernière nuit ! C'est cette angoisse qui me tient éveillée. Tu les verras arriver avec leurs ciseaux, leurs sécateurs et leurs paniers dès qu'aura paru le soleil et avant qu'il ait aspiré la rosée sur nos pétales !

— Hélas ! hélas ! je suis épanouie depuis hier seulement, et ce fut si long d'en arriver là ; je pense en frémissant à ma petite enfance : toute mon âme tenait dans une graine minuscule, j'étouf-

fais dans l'obscurité de la terre humide ! Je sentis bientôt les mouvements de mes faibles racines qui cherchaient à s'accrocher… Plus tard, la chaleur pénétra dans ma prison et, après un temps qui me parut très long, dans un dernier effort, ma tête perça la terre et je vis la lumière ! De ce jour, le soleil et la pluie me fortifièrent et me firent grandir. Comme j'eus peur, un soir que le vent soufflait en enragé ! Je pensais être rasée et emportée dans un tourbillon. Mais non, je fus épargnée et je continuai à croître ; je portai bientôt un bourgeon et enfin je devins fleur, hier, et tu me dis qu'on me décapitera demain !

— Notre existence est bien précaire… Mais, ne te désole pas trop ; tu seras peut-être oubliée car tu n'es pas belle, ma pauvre Verveine !

— Jaloux ! Tu nies ma beauté parce que tu envies mon parfum !

— Jaloux de toi ! Je suis trop beau pour que tu me portes ombrage !

Et l'orgueilleux Glaïeul se dressait avec fierté.

— Moi, je ne t'admire pas, reprit la Verveine fâchée : tu as de brillantes couleurs, mais tu es raide et sans parfum.

— Petite sotte ! ne sais-tu pas que je suis très admiré et populaire dans le monde entier ?

— Tant pis pour toi ! On te cueillera sûrement demain et ce sera bien fait !

— Méchante petite verveine ; tu n'es bonne qu'à ramper et tu as des sentiments bas !

Leurs voix s'étaient élevées et les fleurs, réveillées par le vacarme, se mirent de la partie : roses, œillets, pivoines, dauphinelles, reines des prés, résédas, balsamines, pensées, soucis, se vantaient, s'accusaient, étalaient leurs charmes en dénigrant ceux de leurs voisines.

Que ces jolies personnes dirent donc de laides choses !

Toutes à leur querelle, elles ne voyaient pas la menace suspendue sur leurs têtes ! Car, pendant leur dispute, le vent arrivait du Sud en courant ; il se mit à souffler si fort qu'il leur coupa la respiration. Il poussait des nuages sombres qui roulaient comme des vagues devant lui et se préparaient à déverser sur la terre toute l'eau qu'ils en avaient pompée depuis plusieurs jours.

Il me restait cependant une petite ouverture claire par où je voyais les fleurs tremblantes de peur.

Les éclairs, comme des serpents de feu, couraient dans le ciel et le tonnerre grondait, éclatait, et l'orage s'abattit sur le jardin fleuri.

En un clin d'œil, les fleurs furent trempées, couchées dans la boue, brisées, éparpillées. Ce fut un massacre auquel bien peu survécurent, et celles-là furent les plus modestes plantes protégées par leur petite taille.

De nouveau à mon poste, la nuit suivante, je remarquai que beaucoup de nouvelles fleurs avaient remplacé les disparues et je reconnus quelques survivantes de la veille. Toutes se taisaient en se laissant balancer par la brise et leur air attentif me frappa. Tendant l'oreille, j'entendis la voix grave d'un très vieux sapin ; j'arrivais à temps pour le début de la conférence.

— « Mes chères sœurs, j'ai assisté hier à une scène disgracieuse qui se termina tragiquement par la mort d'un grand nombre d'entre vous. Vous réfléchirez, j'espère, et vous découvrirez que la vanité, l'inimitié, le dédain empêchent les fleurs, comme les hommes, d'être heureuses.

Vous avez raison de vous réjouir de votre beauté. Le bon Dieu vous la donne pour embellir le monde. Sous des formes diverses, vous êtes toutes belles, mais c'est stupide d'en tirer de l'orgueil ou du mépris pour celles qui ne vous ressemblent pas.

Le jardin serait quelconque si on n'y cultivait qu'une espèce de fleurs ; c'est votre réunion qui en fait la beauté et le charme.

Croyez-moi, vous aimer les unes les autres c'est adorer l'œuvre du Créateur et l'en remercier, et c'est votre devoir.

Vos petites âmes de fleurs ne seront immortelles que si vous n'êtes pas méchantes… la catastrophe de la nuit dernière vous a fait apprécier votre fragilité, essayez d'en recueillir de la bonté et de la sagesse. »

Le vieux sapin se tut et les fleurs, sérieuses et touchées, ne dirent pas un mot et le sommeil s'étendit doucement encore sur le beau jardin.

11

Je suis curieuse, mes enfants, vous le savez maintenant ; c'est d'ailleurs mon seul défaut ! Je semble avoir été fixée dans le ciel pour regarder tourner la terre et m'amuser de ce que font les

hommes, les femmes, les enfants qui se succèdent si ressemblants et si différents.

C'est quand je suis toute ronde, avec mes deux yeux ouverts au-dessus de mon gros nez, que je me promène avec plus d'intérêt au-dessus des maisons et des jardins, et les fenêtres ouvertes m'attirent irrésistiblement : j'entrevois des intérieurs où se passent tant de choses ! On ne se défie pas de moi et on parle et on agit bien simplement pendant que je regarde et que j'écoute.

Un soir, j'étais tannée ! Vous savez bien ce que cela signifie. Je n'aimais plus rien et je faisais ma ronde de vieille Lune désabusée qui a hâte d'aller se coucher et qui pourtant n'arrête jamais d'éclairer un côté après l'autre du globe terrestre !

En passant devant une vieille maison de pierre, couverte de vignes où dormaient les oiseaux, comme je jetais un regard distrait sur une fenêtre ouverte, je vis une petite fille blonde, vive comme un écureuil, qui trottinait par la vaste pièce : elle bondissait d'un fauteuil à l'autre, courait à la fenêtre et cria de joie en m'apercevant : « La Lune ! Grand-père ! La Lune qui vient nous voir ! »

Du coup, j'étais conquise. Elle revint en dansant vers le bon vieillard enfoncé dans son fauteuil à oreillettes ; vivement, elle tira un tabouret à ses pieds et, les mains croisées sur les genoux de son bisaïeul, elle supplia :

— Veux-tu mon conter une histoire ? Ta plus belle ! Des choses stradinaires !... avec des fées dedans !

— Je puis te raconter des histoires extraordinaires sans faire intervenir les fées, ma chérie ! car, depuis cent ans, j'ai vu des

choses fantastiques. Je suis certain, d'ailleurs, que tu ne crois plus aux fées ?

— Pas tout à fait, grand-père, mais un petit peu ! je me fais croire qu'il en reste encore une qui me donnera tout ce que je lui demanderai, mais raconte ! raconte !

— Il y avait une fois un petit garçon, remuant comme tous les petits garçons, un peu gâté par ses parents, mais pas trop ! Il habitait une vieille maison comme celle-ci, dans un village entouré de grands bois et traversé par une rivière appelée l'Yamaska.

— Comme notre rivière ?

— Oui, précisément. Chaque année, ses parents l'amenaient voir ses grands-parents à Montréal, et dans ce temps-là il n'y avait qu'un moyen de s'y rendre : dans une bonne voiture traînée par deux gros chevaux.

On couchait en route chez une vieille cousine dont la moustache piquante intriguait beaucoup le petit garçon, mais cette bonne vieille dame le régalait, le bourrait de si bonnes friandises que le petite garçon se laissait piquer par elle tant qu'elle voulait.

Le lendemain, on repartait, et l'enfant était sûr que sa grand'-mère habitait le bout du monde et que jamais les chevaux ne pourraient s'y rendre !

On arrivait, tout de même : on se faisait manger de baisers, gronder quand on faisait des gâchis sur la belle nappe, et l'on s'endormait dans un grand lit qui ressemblait à une petite maison entourée de ses rideaux fleuris, et le lendemain, et tous les jours, c'était du plaisir !

Un jour, un des oncles du petit garçon entra au salon tout joyeux en disant : « Enfin ! les travaux sont terminés, c'est demain l'inauguration : je suis invité et vous aussi, mes belles dames ! » Et il s'inclinait cérémonieusement en riant devant la grand'mère et la mère de l'enfant.

— Et moi ! Et moi ! cria le petit garçon.

— Comment qu'il s'appelait, le petit garçon ?

— Je te le dirai plus tard.

— Tu viendras aussi, marmot, répondit l'oncle.

Je te laisse imaginer ses questions sur la fête dont on parlait avec tant d'animation : on essaya un peu de le renseigner, mais il ne comprit rien et il en rêva toute la nuit.

Le lendemain on traversa à Longueuil en bateau, et cela, déjà était nouveau et enchanteur pour le petit bonhomme.

On arriva au milieu d'une foule massée sur une plateforme le long de laquelle couraient des rails de bois à perte de vue, et en face de la plateforme était une longue et grosse voiture garnie, de chaque côté, de petites fenêtres. Accrochée en avant de cette voiture, il y en avait une autre plus courte sur laquelle une cheminée lançait une fumée noire qui s'échappait en sifflant.

Après des discours très ennuyeux, les invités montèrent dans le wagon meublé de sièges de velours rouge. Un coup de sifflet strident et, au milieu des cris et des applaudissements, la voiture glissa sur les rails, lentement d'abord, et de plus en plus rapidement.

Cette machine marchait toute seule ! Les arbres couraient de chaque côté, et l'enfant, saisi, émerveillé, poussait des cris de joie.

C'était l'inauguration du premier chemin de fer dans notre province, ma petite fille, et le petit garçon, c'était moi !

Depuis cette invention, j'en ai vu naître bien d'autres : aucune ne m'a causé une pareille émotion !

La découverte de l'électricité avec toutes ses applications ; l'éclairage, le téléphone, le radio ; la puissance motrice a transformé le monde, puis on a inventé l'automobile, les aéroplanes, les sous-marins ; ce sont des merveilles que tu trouves toutes simples, toi, mais que moi j'ai vu inventer, peu à peu et une à une.

Si tu vis longtemps comme ton vieux grand-père, tu connaîtras d'autres inventions encore, mais tu n'auras pas vu les débuts de cette transformation du monde par le génie des hommes de science dont l'histoire véritable est plus merveilleuse que tous les contes de fées.

La petite fille écoutait attentivement, les mains croisées sur les genoux de son grand-père : dans la pièce, tout à fait obscure maintenant, mes rayons les illuminaient tous deux, et la petite fille, tournant la tête vers moi, s'écria :

— Et la belle Lune a vu tout cela, grand-père ? elle a été toujours, toujours ?

— Depuis la création, oui, mon enfant.

L'enfant continua à me regarder gravement : C'est bien long, toujours ! dit-elle.

•

12

Chers petits, qui, dans vos lits blancs, attendez encore un conte de votre vieille amie La Lune, laissez-moi vous dire que, de tout temps, j'eus des amis, quoique mes adorateurs aient abandonné mon culte. Je ne les ai jamais regrettés car ils me craignaient et achetaient mes faveurs : tandis que mes amis, eux, m'ont aimée et cela est bon, c'est le meilleur de ma vie de Lune.

L'un de mes préférés, — vous n'en serez pas surpris, — fut un enfant ; je le protégeai, je l'initiai à des secrets que les hommes dédaignent, et il a raconté des contes inoubliables et que vous connaissez presque tous.

Il vivait en France, au 17 siècle et il s'appelait Charles Perrault. Il était fin, original et il avait une imagination très active.

Comme la plupart d'entre vous, petits, il n'aimait pas beaucoup ses livres classiques et, pour se distraire de l'aridité de ses études, il s'amusait à écrire pour lui-même toutes les fantaisies que je lui soufflais quand je venais, le soir, effleurer ses jolis yeux de mes rayons caressants.

Il avait de la grammaire, du goût ; il s'appliquait à bien écrire ; il acquérait ainsi un style aisé et coloré… son style, enfin !

N'allez pas croire que ce petit Charles négligeât ses études ! Il était d'ailleurs forcé de bien travailler ! La discipline scolaire était d'une sévérité rigoureuse à cette époque, et les paresseux étaient battus comme plâtre.

Il devint donc un avocat et un poète : il plaidait passablement et ses vers sont oubliés depuis longtemps sans avoir jamais été beaucoup loués.

Quand il fut devenu vieux, il songea à se reposer et il le fit en revenant à l'amour du rêve et des féeries de son enfance.

Son unique livre, « Les Contes de Fées », le rendit immortel, ce qui tendrait à prouver que les fées ont du bon !

Dans tous les pays du monde flottent dans l'air des légendes, des croyances mystérieuses, des récits fabuleux ; les recueillant ici et là, Charles Perrault eut le talent de les fixer, de leur donner une forme si exquise, qu'après plus de trois siècles, ses contes ont le même pouvoir évocateur et la même emprise charmante. Le Petit Poucet, le Chaperon Rouge, le Chat Botté, Riquet à la Houppe, Peau-d'âne, le Belle au bois dormant, Cendrillon ; depuis trois cents ans ces contes ont été lus : vos ancêtres et vos parents ne s'en fatiguaient pas, vous les relisez sans cesse, et plus tard, ils amuseront vos enfants et vos petits-enfants.

Quand les grandes personnes, se rendant à vos prières, ouvrent le livre de contes, elles vous le cachent peut-être, mais elles sont reprises par la magie qui s'en dégage : la magie du souvenir mêlée à la magie des mots ; elle n'en passent pas un passage, car elles voient ce que vous ignorez encore, petits, c'est que le style en est imagé, savoureux, et qu'une note bien humaine ressort de toute cette sorcellerie.

Comme on voit bien la petite Cendrillon désolée qui nettoie les montées (les escaliers), pendant que ses vilaines sœurs s'apprêtent pour le bal du roi !

Et quand la marraine apparaît, et de sa baguette enchantée, transforme la citrouille en carrosse et habille la jeune fille en princesse, quels jolis détails nous font assister à la scène !... Puis c'est la fuite au dernier coup de minuit, la pantoufle perdue, retrouvée par le prince : après tant de recherches il s'agenouille enfin devant Cendrillon avec la chaussure « qui entre à son pied et y est juste comme de la cire ».

Et que j'ai vu de jolis yeux d'enfants se remplir de larmes et de petits cœurs se gonfler aux récits des misères des Bûcherons, dans le petit Poucet. L'année est si mauvaise et la famine si grande qu'ils sont désespérés : c'est le désespoir qui a inspiré au père de perdre ses enfants dans le bois « pour ne pas les voir mourir de faim ».

Quand on est désespéré, mes enfants, on est fou. La mère, elle, est courageuse : elle proteste, elle résiste... et elle cède : son mari est le maître et « elle va se coucher en pleurant ». C'est simple et navrant !

Et voilà que le Seigneur du village envoie porter à ces pauvres gens « dix écus qu'il leur devait depuis longtemps. C'était là dettes et façons des grands seigneurs. »

Enfin, les voilà attablés devant un bon repas et la mère sanglote : « Ah ! si nos enfants étaient ici ! »

Et les petits, ramenés par le brave Poucet, répondent ensemble : Nous voilà ! Nous voilà !

Vrai, on y est sur le seuil de la cabane et on les voit.

Et la délicieuse Peau d'âne, chassée du palais de son père par la méchante reine et qui se réfugie dans une métairie.

Quand elle est lasse de son pénible travail, elle se cache dans le réduit misérable, coiffe ses cheveux d'or, se pare de ses joyaux et revêt sa robe couleur du temps : elle s'admire et il n'y a que ses dindons pour la voir en attendant que vienne le prince de tous les contes de fées qui s'en éprend et l'épouse.

Vous connaissez aussi bien que moi le Chat Botté, marquis de Carabas, si futé et si menteur ! Il n'est pas bien méchant et ce n'est qu'un chat ! Ne lui faisons pas de procès sur sa moralité.

Charles Perrault vous aimait, mes enfants, et il vous comprenait par tout ce qu'il avait gardé de frais et de poétique malgré la vie réelle et dure. Il met généralement ses fées au service des petits et des persécutés, et on en rencontre peu qui soient malfaisantes.

Il laisse courir ses récits par « les sentes verdoyantes qui longent les clairs ruisseaux » et il y met du ciel bleu, de la beauté, de la bonté humaine, des êtres bien vivants ; il vous charme en ouvrant votre esprit à la poésie des lieux, et votre cœur, à la pitié pour les malheureux.

Sans le soupçonner, enfants, vous êtes de fins observateurs ; vous êtes avides de merveilleux, et quelques-uns, parmi vous, sentez déjà la poésie des choses.

Vous serez tentés, un de ces jours, d'écrire à la dérobée des contes de votre invention. N'hésitez pas, confiez-vous à moi et je vous aiderai comme j'ai aidé Charles Perrault.

Pour vous j'irai chercher des fées que je ramènerai sur mes rayons d'argent, et vous en mettrez dans vos contes et vous deviendrez célèbres peut-être et bénis des pauvres humains si tannés du toujours pareil des routes battues !

13

Un soir que je m'ennuyais à mourir, toute rapetissée et pâle dans un ciel couvert de nuages, qui, à tout instant, m'enveloppaient de leurs voiles sombres, je me trouvai près d'un orme au sommet duquel un moineau dodu et éveillé surveillait l'horizon : tourné de mon côté, il me parut disposé à bavarder. Je vous l'ai dit, je ne savais que faire de moi. Et la conversation s'engagea :

— Hé là ! pauvre Lune, tu n'es pas réjouissante, ce soir.

— C'est que je m'embête royalement dans toute cette mousseline noire !

— Signe de pluie ! répond l'imbécile, gravement… mais moi, la pluie, le soleil, cela m'est égal ! J'ai un bon gîte et j'ai fini de me donner de la misère !

— Tu n'as pas toujours été aussi sage, je suppose ? Rien comme des ailes pour donner le goût des aventures ! Si j'en avais !… Hélas, je n'eus jamais la moindre aventure et je ne puis jouir que de celles des autres ! Dis donc, moineau ! Si tu me racontais les tiennes ! J'ai promis des contes à de bons enfants que j'endors tous les soirs ; franchement, pour ce treizième conte, je ne trouve rien de rien !

Complaisant, l'oiseau me raconta ses aventures ; je lui laisse la parole :

Je naquis un matin de printemps alors que les fleurs s'ouvraient, et qu'à la pointe de chaque feuille nouvelle perlait une goutte de rosée. Mes parents habitaient un nid bâti tout au haut des tours de Notre-Dame, dans une petite niche bien à l'abri.

Ils n'étaient pas riches, mes parents ; mon père, un simple moineau de Montréal, avait connu la misère, mais c'était un philosophe et il avait conservé sa gaieté et même un peu de gaminerie que j'attrapai de lui dès que j'eus pris de la connaissance. Ma mère était une maman bien tendre ; ils faisaient bon ménage tous deux et ils s'étaient aimés à travers les jours mauvais : jours de pluie, noirs, ou jours de neige blanche qui sont pour les oiseaux des jours de famine. Ces jours-là on se blottit les uns contre les autres, on se serre pour avoir plus chaud et moins faim. « Qui dort dîne », disent les hommes. Nous avons souvent dîné de cette déplorable et frugale façon.

J'atteignis ainsi mes premières plumes. Venu le dernier au nid familial, j'étais gâté et choyé par ma mère qui répétait à tout venant que j'étais le plus joli et le plus intelligent de tous les moineaux ! Je le croyais ferme.

Quand j'appris à voler, j'eus bien peur. Je regardais les oiseaux se poursuivre, raser les toits, filer dans l'air, les ailes étendues et immobiles ; je les enviais mais je n'osais me risquer.

Mon père me traitait de poltron et ma mère lissait doucement mes plumes en disant : « il est si petit ! »

Enfin, un jour, je me laissai aller : fermant les yeux, je m'élançai. Je me crus perdu, d'abord, mais doucement je touchai terre, et secouant mes ailes, je vis que je n'avais rien de cassé.

Huit jours après cette expérience, j'étais devenu le plus vagabond des moineaux ; je me donnais mille prétextes pour m'éloigner de la maison et aller gaminer dans la rue.

J'eus bientôt des amis louches qui m'entraînèrent avec eux et me bourraient de mauvais conseils. Je les suivais, je me faisais battre par les honnêtes oiseaux que j'attaquais, et, insensible aux reproches de mes parents, je faisais leur désespoir.

Un soir, je ne revins pas au logis : je devins voleur, gourmand et cruel : un mauvais sujet comme le deviennent ceux qui abandonnent leurs parents et se libèrent de toute règle. Je commençai alors une vie d'aventure dont je m'estime heureux d'être sorti avec mes deux pattes et une bonne partie de mes plumes !

Il m'arriva d'être capturé et mis en cage par un gamin ; comme il était étourdi, il oublia de fermer la porte de ma prison et je pus m'enfuir.

Un autre jour, je dérobai un morceau de pain chez une hirondelle. Pris sur le fait, je fus battu et plumé par le couple furieux. Je ne finirais pas de vous conter mes mauvais coups.

Le printemps avait fait place à l'été qui, à son tour, avait fui devant l'automne.

Le vent dépouillait les arbres, les nuits étaient froides et je commençais à trouver que ma vie vagabonde n'était pas toujours agréable ! je regardais les champs jaunis, toutes les feuilles que le vent arrachait à mes refuges, et je n'étais pas gai, quand soudain,

un bruit formidable éclata : il me sembla être entouré de feu et de fumée. Mes plumes s'éparpillaient ; qu'était-il arrivé ? Je restais là, étourdi, tremblant, n'osant bouger. C'était un chasseur qui, ne trouvant pas de gibier, avait tiré sur moi pour se distraire ! C'était heureusement un maladroit !

Dès que je fus un peu remis du choc, je m'envolai vers un fourré pour m'y cacher. Je ressentais une vive douleur à l'aile droite et quand j'aperçus du sang, je me crus blessé à mort.

Je me baignai dans une mare, et frissonnant, craintif, je cherchai un refuge contre les chasseurs et les chiens dont les aboiements remplissaient la forêt.

Ah ! que je regrettais le vieux nid caché dans la tour, inaccessible à tous ces monstres !

Enfin, j'aperçus au creux d'un arbre, un trou rempli de feuilles sèches, je m'y blottis et je fermai les yeux, malade de fièvre, de froid et d'ennui !

Je fis des rêves affreux : je me voyais jeté dans une casserole pour y rôtir, et pendant que je brûlais dans le beurre roussi, mes ennemis, sur le bord de la casserole, chantaient, en battant la mesure de leurs ailes dont le mouvement attisait le feu. Ou bien, je me voyais au bout d'un fusil, m'émiettant en petits morceaux emportés par le vent !

Quelle nuit ! Quelle nuit ! Quand, au matin, je m'éveillai, la terre, à perte de vue, était blanche. Les champs disparaissaient sous l'étrange tapis blanc, les branches des arbres, noires en dessous, étaient recouvertes d'une mousse légère, glacée et encore

blanche ! J'ignorais tout de l'hiver et de la neige et je fut épouvanté de ce phénomène inconnu !

Ce que je voyais clairement, c'est que j'allais mourir de faim et de froid. Mon très court passé fut évoqué : mon enfance protégée, la bonté de mes parents, mon ingratitude, ma conduite abominable, ma fuite, mes vols, mes tueries et mes misères

Comme j'avais été fou et méchant ! Avec quelle joie je reviendrais parmi mes frères et près du nid familial ! Ils étaient probablement pères de famille, heureux et paisibles pendant que je me désespérais dans ce vieux trou d'arbre !

Peu à peu, je cessai de penser ; tout tournait autour de moi, je voulus me dresser sur le bord de ma demeure improvisée, mais mes pattes lâchèrent l'appui qui me retenait et je tombai entre les deux branches.

Quand je revins à moi, j'étais couché, et, à mes côtés, un moineau chauve et grave me mettait dans le bec des grains et de la mie de pain.

Il m'expliqua que, faisant sa ronde quotidienne de médecin, il m'avait aperçu et, voyant que je n'étais pas tout-à-fait mort, il avait réussi, des pattes et du bec, à me hisser dans cet abri sûr qui était son propre nid ; je lui serrai la patte, incapable de faire un long discours.

Je me repris le lendemain car j'avais retrouvé, sinon toutes mes forces, mon éternel bavardage.

— Il y a donc encore des braves cœurs sur cette terre remplie de tant de méchants !... lui disais-je.

— Certainement, il y en a beaucoup. Il y a des bons et des mauvais cœurs comme il y a des fleurs et des ronces, comme il y a des herbes qui guérissent et des poisons qui tuent. Il faut prendre la vie comme elle est, mon garçon, et ne la faire ni meilleure ni pire ! Tu es jeune et tu as dû faire bien des sottises pour être ainsi dénué de tout et si abandonné ? Où sont tes parents ? Pourquoi n'es-tu pas avec ta famille !

Pendant que je me confessais, il hochait sa vieille tête d'un air narquois : « Tous les mêmes ! » gronda-t-il.

Après deux jours, je fus guéri et, avec mon protecteur, je partis à la découverte de mes parents.

Ce fut long ! Mes voyages m'avaient mené loin de la grande ville. Et pendant nos arrêts, le vieux docteur me sermonnait et essayait de me convertir à fond.

Enfin, les deux hautes tours de l'église émergèrent au-dessus des arbres et des toits.

— Te voilà chez toi, jeune moineau ; deviens plus sage et meilleur. Apprends, une fois pour toutes, que l'on est heureux chez soi, sans trop d'ambitions, et qu'au lieu de courir les aventures avec de mauvais compagnons, on doit essayer de remplir ses devoirs d'oiseau obéissant chez son père pour devenir, plus tard, un bon papa moineau.

Muni de ses bons conseils, je m'enfuis à tire-d'ailes jusque chez nous !

Maintenant, madame La Lune, j'attends que ma couvée soit éclose et que mes enfants piaillent dans le nid voisin de celui de

mes parents. Ma femme est gentille et je suis très heureux, et le croiriez-vous, je suis devenu le modèle des oiseaux du voisinage !

•

14

Mes enfants, je connais un bois, un bois joli, comme dit la chanson, c'est le bois de Maska.

C'est le dernier refuge de toutes les féeries et sorcelleries du pays si j'en crois les récits des anciens de ces lieux que j'écoute souvent ressasser leurs souvenirs de jeunesse.

Ce fameux petit bois est situé entre les deux villages, Saint-François du Lac et Yamaska, et il s'y passait dans un autrefois assez rapproché, d'étranges choses vraiment et qui ont été vues, comprenez-vous, par des vieillards que vous offenseriez en doutant de leur parole, car tout le monde s'accorde à dire qu'ils sont incapables de mentir. D'ailleurs, moi aussi, j'ai vu des choses ! ! !

Ils prétendent donc que leur bois fut, autrefois, rempli de loups-garous et qu'ils étaient gardés par des diablotins vêtus de rouge, coiffés de bonnets noirs et pointus, ils n'étaient pas plus longs que le bras et ils étaient très actifs. C'étaient les « Torons » et ils étaient chargés d'empêcher les loups-garous de rôder par les villages.

Il ne leur suffisait pas de se rendre utiles ; en vrais petits diables, ils prenaient plaisir à jouer des tours pendables à ceux qui traversaient le bois ; ils décrochaient les attelages, tiraient

l'essieu des roues, piquaient les chevaux pour les affoler : étant invisibles, ils avaient de la marge et employaient tout leur esprit à être malfaisants.

Les chasseurs que le gibier attirait dans ces bois, ne trouvaient pas de caches assez sûres pour conserver leurs provisions : ces misérables goinfres qu'étaient les « Torons » s'emparaient de tout ce qui pouvait se manger !

On se demande encore comment ces petits nains pouvaient absorber tant de nourriture !

Àl'entrée du Bois, il y a encore un petit torrent traversé par un pont qui en vit de belles dans le temps !

Le gardien de ce pont était un immense Coq-Dinde, espèce d'employé des Torons, chargé de veiller à leur sûreté.

Les Torons s'amusaient jour et nuit à danser et à se culbuter sur le pont : au moindre bruit suspect, le Coq-Dinde donnait le signal de la fuite : en un clin d'œil, ils étaient loin !

Le Coq-Dinde restait là. Plusieurs le virent et ils prétendirent que des voitures gardèrent la marque de sa grosse patte en feu ainsi qu'une odeur de roussi que rien ne put faire disparaître.

Inutile de vous dire qu'il y eut beaucoup d'accidents sur ce petit pont et les gens avertis ne s'y aventuraient pas la nuit.

Moi, mes enfants, je n'ai jamais vu les Torons, la raison en est simple : ils ne supportent pas la lumière et je ne puis regarder qu'en éclairant.

Mais il restait bien des choses à surprendre dans ce fameux bois ! Je vis souvent la Chasse-Galerie et l'une d'elles m'a laissé

un vif souvenir.

Ce soir-là, j'entendis distinctement le bruit spécial des avirons remuant l'eau, qui précède l'apparition de la Chasse-Galerie… le long canot, conduit par six rameurs, vint à grande allure, glissant dans le ciel comme les avions de nos jours, mais sans moteur celui-là ! À ma stupéfaction, il ralentit à l'approche de la forêt et vint atterrir au sommet des gros arbres, et je vis un jeune homme, en chair et en os, descendre, s'accrocher aux branches et dégringoler comme un singe.

Il prit le chemin de Saint-François et je pus le suivre jusqu'à la maison où il entra.

Il fut accueilli chaleureusement par une robuste et grosse fille qui voulait absolument qu'il fût une apparition quand il lui apprit par quelle voie il était venu des chantiers du Nord où elle le savait rendu depuis quelques jours.

Au cours de sa visite qui fut courte, il découpa avec des ciseaux un petit carré de toile dans le tablier de sa blonde, « afin, dit-il en riant, que tu aies la preuve que je suis bien vivant, quand je reviendrai par le chemin du roi ».

Je ne sais s'il s'en retourna dans le canot endiablé, car je fus obligée de continuer ma course, mais chaque fois que la jeune fille me regardait les soirs suivants, j'essayais de lui faire comprendre que son ami n'était pas recommandable, et qu'elle ferait mieux de lui interdire la porte de sa maison et celle de son cœur.

J'appris par la suite qu'il était revenu aux Fêtes, avec le petit carré de toile qui s'ajustait au tablier, et qu'elle lui avait donné son congé. C'était plus prudent.

Il n'y a, de nos jours, dans le P'tit Bois de Maska que des perdrix et des amoureux ; ils ne sont pas dangereux, mais si toujours pareils que je ne perds pas mon temps à les regarder !

15

Petits, ma mine réjouie vous fait croire peut-être que je suis toujours placide et heureuse ? Détrompez-vous, j'eus de grands malheurs dans ma jeunesse, et vous verrez par mon histoire que mon existence actuelle n'est pas de tout repos !

Revenez avec moi, à l'origine du monde. Le soleil, récemment créé, était glorieux et éblouissant quand il m'aperçut, petite Lune un peu pâlotte, mais douce et jolie. Je lui plus : ce fut le coup de foudre et il ne tarda pas à me prier de l'épouser. Il ne se mit pas à genoux à mes pieds, — doublement pour cause, — je ne l'en acceptai pas moins pour mari.

Quelle noces splendides ! Ce défilé des planètes, des autres petits soleils et des autres petites lunes !

Les comètes à la chevelure de lumière se chargèrent du feu d'artifice.

La terre fit sa part dans cette première grande fête mondiale : par les merveilleuses cassolettes de ses fleurs, elle envoya au ciel des parfums exquis.

Nous fûmes très heureux au début de notre union. J'étais dans l'admiration continuelle de mon splendide compagnon, et, quoi-

qu'avec un peu de condescendance, il était attentif pour moi qu'il appelait sa petite Lune de miel.

Et les enfants venaient, nos jolies étoiles. Il en vint tant qu'il en vint trop, hélas !

Un jour, le soleil trouva que le firmament se peuplait plus que de raison ; il était bourru, maussade et se retira dans un brouillard pour réfléchir à l'aise.

Il en sortit après plusieurs heures et sa mine renfrognée ne me disait rien de bon.

— Ma chère femme, me dit-il, notre famille se multiplie de façon inquiétante : bientôt, si les étoiles continuent à arriver, nous manquerons d'espace pour nous… Il se peut aussi que les habitants de la terre souffrent de ce fourmillement, à cause de la chaleur que nous et notre descendance répandons sur eux. Or, je suis leur dieu dans plusieurs pays, et je ne veux ni leur nuire ni leur déplaire. Voyons, petite lune, que pensez-vous de la situation ?

— Majesté, fis-je niaisement, vous avez raison.

— Raison ! je le sais, mais quel conseil me donnez-vous, madame ? dites-moi votre avis, que faire ?

— Oui, Majesté, que faire ?

— Seriez-vous une petite sotte, madame, qui ne pouvez que vous faire mon écho ?

Tremblante, je ne répondis pas et il devenait rouge et furieux.

— Puisque nos enfants sont embarrassants, cria-t-il, il faut leur faire un sort !

— Un sort ?

— Oui ! En les mangeant !

Éperdue, je le contemplai avec horreur. Était-ce là le monstre auquel j'étais unie jusqu'à la fin du monde qui commençait à peine !

Et que pouvais-je faire ? j'étais trop faible et impuissante pour me révolter : au moindre signe d'opposition, il m'eût grillée toute vive… J'eus recours à la ruse, cette défense instinctive des êtres faibles, et je feignis de donner mon adhésion à ce monstrueux projet.

— Puisque dans votre sagesse, vous le décidez, mon Seigneur, nous mangerons nos pauvres enfants !

Et, ne pouvant retenir mes larmes, je détournai la tête pour les cacher au barbare : elles se répandirent sur les herbes et les fleurs ; ce fut la première rosée du monde.

— Voilà qui est entendu, ma petite femme, reprit-il, tout-à-fait apaisé : vous me ferez des ragoûts, des salades, des galettes : Vous mettrez nos enfants à toutes les sauces ! La nourriture, ce doit être très bon puisque les hommes s'en régalent. Imitons-les. Allez, madame, et dès demain commencez les bons fricots.

Ce soir-là, dès que le soleil fut parti pour l'autre côté du monde, je rassemblai mes étoiles, et en grande hâte nous détalâmes à une vitesse qui fit trembler la terre ! Il fallait fuir, c'était

le seul moyen pour nos petites d'échapper au supplice de la casserole.

Àson lever, le Soleil ne nous trouvant plus, se mit à notre poursuite.

Les siècles ont passé et la chasse continue.

Parfois, le Soleil semble sur le point de nous atteindre, — de là les éclipses, — mais nous avons jusqu'ici réussi à échapper à sa fureur.

Je ne permets à mes étoiles de se montrer le bout du nez que lorsque la nuit noire oblige leur père dénaturé d'aller faire son métier ailleurs. C'est l'explication de la ronde des jours et des nuits.

Quand vous serez plus vieux, on vous expliquera scientifiquement la succession du jour et de la nuit, et vous trouverez que mon récit est un peu en désaccord avec les lois de la science.

Mais, n'était-il pas entendu, chers petits auditeurs, que je vous dirais des contes ? Des contes, des inventions, des fantaisies, des bulles de savon qu'un souffle fait disparaître !

Il reste de toutes ces chimères un peu de poésie qui s'accroche à l'imagination, l'anime et la colore. Il faut, aux petits, les contes de la Lune, aux grands, les contes de l'Amour !

Il y a, hélas, beaucoup de mensonges dans tous ces contes !

LA LUNE.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_contes_de_la_lune. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.